

HONORÉ DE BALZAC

NOUVEAUX
PROGRAMMES

Le Père Goriot



OBJET D'ÉTUDE : LE ROMAN > 1835

DOSIER PAR AURÉLIE PALUD

folio⁺
LYCÉE

HONORÉ DE BALZAC

Le Père Goriot

DOSSIER PAR
AURÉLIE PALUD

folio⁺
LYCÉE

Aurélie Palud est agrégée de lettres modernes et docteur ès lettres.

Rabat intérieur gauche : © Bridgeman Images ; © Petit Palais / Roger-Viollet.

Rabat intérieur droite : © Bridgeman Images ; © Maison de Victor-Hugo / Roger-Viollet.

© Éditions Gallimard, 2020, pour le dossier.

Couverture : Domenico Morelli, *Portrait du peintre italien Bernardo Celentano*, 1859 (détail).
Galleria Nazionale d'Arte Moderna, Rome. Photo © Luisa Ricciarini/Leemage.

Sommaire

Les événements marquants autour de la date de publication, 1835	6
<i>Le père Goriot</i>	9
Chapitre 1 : Une pension bourgeoise	11
Analyse, texte 1 : Première entrée dans le monde, première erreur	70
Chapitre 2 : L'entrée dans le monde	100
Chapitre 3 : Trompe-la-Mort	168
Commentaire, texte 2 : L'arrestation de Vautrin	202
Chapitre 4 : La mort du père	228
Analyse, texte 3 : L'agonie du père Goriot	269

Dossier

287

1. HISTOIRE LITTÉRAIRE – LE RÉALISME	288
1. Le projet réaliste de Balzac	288
1. <i>Une révolution romanesque</i>	288
2. <i>Concurrencer l'état civil</i>	290
3. <i>Une démarche inspirée par les sciences</i>	291
2. L'invention d'une saga : <i>La Comédie humaine</i>	292
1. <i>Pour ou contre le retour des personnages ?</i>	292
2. <i>Le Père Goriot, un roman en réseau</i>	293
3. <i>De la « divine comédie » à la « comédie humaine »</i>	294

3. <i>Le Père Goriot</i> , une œuvre réaliste	296
1. <i>Le statut du narrateur</i>	296
2. <i>L'art du portrait</i>	298
3. <i>Les effets de réel</i>	300
2. HONORÉ DE BALZAC ET SON TEMPS	304
3. PRÉSENTATION DU PÈRE GORIOT	310
1. Qui est le véritable protagoniste du roman ?	310
1. <i>Le père Goriot, un être qui se sacrifie par amour</i>	310
2. <i>Eugène de Rastignac, ou « les illusions perdues »</i>	312
3. <i>Vautrin, l'homme aux mille identités</i>	314
2. Le réalisme balzacien, simple copie du réel ?	315
1. <i>De l'observation à la vision</i>	315
2. <i>Des échos intertextuels</i>	316
3. Une œuvre moralisatrice ?	318
1. <i>Le système binaire des personnages</i>	318
2. <i>Sous le signe de la méchanceté et de la bêtise</i>	319
3. <i>Des « âmes grises »</i>	319
L'exercice de la dissertation : méthode	322
4. LES MOTS IMPORTANTS DU PÈRE GORIOT	325
Éducation	325
Passion	327
Mariage	328
Boue / Crotte	330
5. LA GRAMMAIRE	331
1. La phrase complexe	331
1. <i>Construire la connaissance grammaticale</i>	331
2. <i>La grammaire pour lire</i>	332
3. <i>La grammaire pour s'exprimer</i>	333
2. La proposition subordonnée relative	333
1. <i>Construire la connaissance grammaticale</i>	334
2. <i>La grammaire pour lire</i>	335

3. <i>La grammaire pour s'exprimer</i>	336
3. Les accords	336
1. <i>Construire la connaissance grammaticale</i>	337
2. <i>La grammaire pour s'exprimer</i>	339
4. Le verbe	339
1. <i>Construire la connaissance grammaticale</i>	339
2. <i>La grammaire pour lire</i>	341
6. GROUPEMENT DE TEXTES :	
LES RELATIONS PÈRE-FILLE DANS LE ROMAN	342
Émile Zola, <i>L'Assommoir</i>	342
Guy de Maupassant, <i>Une vie</i>	343
Annie Ernaux, <i>La Place</i>	345
Marie NDiaye, <i>Trois femmes puissantes</i>	347
Texte d'opinion : Louise Hernant,	
« Peut-on être traître à sa classe sociale ? »	
– Contraction de texte et essai	348
7. PROLONGEMENTS ARTISTIQUES ET CULTURELS	353
8. EXERCICES D'APPROPRIATION	356
1. Avant la lecture	356
2. Les singularités de l'écriture balzacienne	356
3. En guise de bilan	357
4. Vers la lecture cursive	357

Les événements marquants autour de la date de publication

Faits politiques : monarchie de Juillet (1830-1848)

- Attentat de Giuseppe Fieschi, républicain, contre le roi Louis-Philippe : onze morts. Le roi et ses trois fils sont miraculeusement indemnes.
- Promulgation des « lois de septembre » qui visent, au lendemain de l'attentat de Giuseppe Fieschi, à durcir l'arsenal répressif contre les attentats visant le régime.
- Loi sur les chemins de fer encourageant l'établissement de réseaux ferroviaires en France.

1835

Faits sociétaux :

- Ouverture du « procès monstre » suite aux insurrections populaires de 1834 à Lyon, Saint-Étienne et Paris.
- Évasion de la prison Sainte-Pélagie de vingt-sept accusés parisiens du procès des insurgés d'avril 1834.
- Procès de Pierre François Lacenaire, poète-assassin dont les Mémoires ont un énorme succès. Il est condamné à mort.
- Réforme de l'orthographe française, imposant les « t » aux pluriels dans les mots tels que « enfants » ; mais aussi le changement, dans la conjugaison, de la syllabe « oi » en « ai » (j'étois devient j'étais).
- Victor Hugo fait acte de candidature à l'Académie française.

Autres publications :

- Honoré de Balzac, *Le Colonel Chabert* et *La Fille aux yeux d'or*.
- Victor Hugo, *Les Chants du crépuscule*.
- Lamartine, *Souvenirs. Impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient*.
- Musset, *La Nuit de mai*, *La Nuit de décembre*.
- Théophile Gautier, *Mademoiselle de Maupin*.
- Aloysius Bertrand, *Gaspard de la nuit*.
- Alfred de Vigny, *Chatterton*.
- Publication de la première partie de *La Démocratie en Amérique* d'Alexis de Tocqueville.

Inventions, faits scientifiques :

- Sous l'influence de François Arago paraissent les premiers numéros des Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences, qui deviennent un instrument de première importance pour diffuser les travaux des scientifiques français et étrangers.

Peinture :

- Turner, *L'Incendie de la Chambre des Lords et des Communes*.
- Delacroix, *Combat du Giaour et du Pacha*.
- Antoine Jean Gros, *Hercule et Diomède*.
- Auguste de Châtillon, *Léopoldine au Livre d'Heures*.

Musique :

- Hector Berlioz est engagé comme critique musical dans le *Journal des débats*. Il y écrira des articles pendant trente ans.
- Invention du tuba.

Sculpture :

- Antoine-Louis Barye, *Lion au serpent*.

Le Père Goriot

AU GRAND ET ILLUSTRE
GEOFFROY SAINT-HILAIRE

Comme un témoignage d'admiration de
ses travaux et de son génie.

DE BALZAC.

Chapitre 1

Une pension bourgeoise

Madame Vauquer, née de Conflans, est une vieille femme qui, depuis quarante ans, tient à Paris une pension bourgeoise établie rue Neuve-Sainte-Geneviève¹, entre le quartier latin et le faubourg Saint-Marceau. Cette pension, connue sous le nom de la Maison-Vauquer, admet également des hommes et des femmes, des jeunes gens et des vieillards, sans que jamais la médisance² ait attaqué les mœurs de ce respectable établissement. Mais aussi depuis trente ans ne s'y était-il jamais vu de jeune personne, et pour qu'un jeune homme y demeure, sa famille doit-elle lui faire une bien maigre pension³. Néanmoins, en 1819, époque à laquelle ce drame commence, il s'y trouvait une pauvre jeune fille. En quelque discrédit⁴ que soit tombé le mot drame par la manière abusive et tortionnaire dont il a été prodigué dans ces temps de douloureuse littérature, il est nécessaire de l'employer ici : non que cette histoire soit dramatique dans le sens vrai du mot ; mais, l'œuvre accomplie, peut-être aura-t-on versé quelques larmes *intra muros* et *extra*⁵. Sera-t-elle comprise au-delà de Paris ? le doute est permis. Les particularités de cette scène pleine d'observations et

1. Aujourd'hui rue Tournefort, dans le Quartier latin.

2. Le fait de dire du mal d'autrui, de chercher à lui nuire en paroles.

3. Somme d'argent accordée à un étudiant pendant qu'il poursuit ses études. C'est un autre sens que celui du titre, où la pension désigne un lieu où l'on prend ses repas (externes) et éventuellement une chambre (internes).

4. Perte de confiance.

5. Littéralement, « à l'intérieur des murs, des fortifications » ; donc, dans Paris (*intra muros*) et ailleurs (*extra*).

20 _ de couleurs locales ne peuvent être appréciées qu'entre les buttes
de Montmartre et les hauteurs de Montrouge, dans cette illustre
vallée de plâtras incessamment près de tomber et de ruisseaux noirs
de boue ; vallée remplie de souffrances réelles, de joies souvent
fausses, et si terriblement agitée qu'il faut je ne sais quoi d'exorbi-
25 _ tant pour y produire une sensation de quelque durée. Cependant il
s'y rencontre çà et là des douleurs que l'agglomération des vices et
des vertus rend grandes et solennelles : à leur aspect, les égoïsmes,
les intérêts, s'arrêtent et s'apitoient ; mais l'impression qu'ils en
reçoivent est comme un fruit savoureux promptement dévoré. Le
char de la civilisation, semblable à celui de l'idole de Jaggernat¹,
30 _ à peine retardé par un cœur moins facile à broyer que les autres
et qui enraie sa roue, l'a brisé bientôt et continue sa marche glo-
rieuse. Ainsi ferez-vous, vous qui tenez ce livre d'une main blanche,
vous qui vous enfoncez dans un moelleux fauteuil en vous disant :
« Peut-être ceci va-t-il m'amuser. » Après avoir lu les secrètes infor-
35 _ tunes du père Goriot, vous dînez avec appétit en mettant votre
insensibilité sur le compte de l'auteur, en le taxant d'exagération,
en l'accusant de poésie. Ah ! sachez-le : ce drame n'est ni une fic-
tion, ni un roman. *All is true*², il est si véritable, que chacun peut
en reconnaître les éléments chez soi, dans son cœur peut-être.

40 _ La maison où s'exploite la pension bourgeoise appartient à
madame Vauquer. Elle est située dans le bas de la rue Neuve-Sainte-
Geneviève, à l'endroit où le terrain s'abaisse vers la rue de l'Arbalète
par une pente si brusque et si rude que les chevaux la montent ou
la descendent rarement. Cette circonstance est favorable au silence
45 _ qui règne dans ces rues serrées entre le dôme du Val-de-Grâce et le
dôme du Panthéon, deux monuments qui changent les conditions
de l'atmosphère en y jetant des tons jaunes, en y assombrissant tout
par les teintes sévères que projettent leurs coupoles. Là, les pavés
sont secs, les ruisseaux n'ont ni boue ni eau, l'herbe croît le long
50 _ des murs. L'homme le plus insouciant s'y attriste comme tous les
passants, le bruit d'une voiture y devient un événement, les maisons

1. Un des noms de Vishnou, dieu hindou.

2. « Tout est vrai », premier titre de *Henri VIII* de Shakespeare.

y sont mornes, les murailles y sentent la prison. Un Parisien égaré ne verrait là que des pensions bourgeoises ou des institutions, de la misère ou de l'ennui, de la vieillesse qui meurt, de la joyeuse jeunesse contrainte à travailler. Nul quartier de Paris n'est plus horrible, ni, disons-le, plus inconnu. La rue Neuve-Sainte-Genève surtout est comme un cadre de bronze, le seul qui convienne à ce récit, auquel on ne saurait trop préparer l'intelligence par des couleurs brunes, par des idées graves ; ainsi que, de marche en marche, le jour diminue et le chant du conducteur se creuse, alors que le voyageur descend aux Catacombes¹. Comparaison vraie ! Qui décidera de ce qui est plus horrible à voir, ou des cœurs desséchés, ou des crânes vides ?

La façade de la pension donne sur un jardinet, en sorte que la maison tombe à angle droit sur la rue Neuve-Sainte-Genève, où vous la voyez coupée dans sa profondeur. Le long de cette façade, entre la maison et le jardinet, règne un cailloutis² en cuvette, large d'une toise³, devant lequel est une allée sablée, bordée de géraniums, de lauriers-roses et de grenadiers plantés dans de grands vases en faïence bleue et blanche. On entre dans cette allée par une porte bâtarde, surmontée d'un écriteau sur lequel est écrit : MAISON-VAUQUER, et dessous : *Pension bourgeoise des deux sexes et autres*. Pendant le jour, une porte à claire-voie, armée d'une sonnette criarde, laisse apercevoir au bout du petit pavé, sur le mur opposé à la rue, une arcade peinte en marbre vert par un artiste du quartier. Sous le renforcement que simule cette peinture, s'élève une statue représentant l'Amour. À voir le vernis écaillé qui la couvre, les amateurs de symboles y découvriront peut-être un mythe de l'amour parisien qu'on guérit à quelques pas de là⁴. Sous le socle, cette inscription à demi effacée rappelle le temps auquel remonte cet ornement par l'enthousiasme dont il témoigne pour Voltaire, rentré dans Paris en 1777 :

1. Anciennes carrières souterraines devenues un immense ossuaire. Dès la fin du XVIII^e siècle, on y a transporté les restes de millions d'individus pour faire face à la saturation des cimetières parisiens.

2. Amas de pierres pour construire une route.

3. Une toise vaut un peu moins de deux mètres.

4. Hôpital des Capucins ou des Vénériens, situé faubourg Saint-Jacques.

*Qui que tu sois, voici ton maître :
Il l'est, le fut, ou le doit être.*

85_ À la nuit tombante, la porte à claire-voie est remplacée par une
porte pleine. Le jardinet, aussi large que la façade est longue, se
trouve encaissé par le mur de la rue et par le mur mitoyen de la
maison voisine, le long de laquelle pend un manteau de lierre qui
la cache entièrement, et attire les yeux des passants par un effet
90_ pittoresque dans Paris. Chacun de ces murs est tapissé d'espaliers
et de vignes dont les fructifications grêles et poudreuses sont l'objet
des craintes annuelles de madame Vauquer et de ses conversations
avec les pensionnaires. Le long de chaque muraille, règne une étroite
allée qui mène à un couvert¹ de tilleuls, mot que madame Vauquer,
95_ quoique née de Conflans, prononce obstinément *tieuilles*, malgré
les observations grammaticales de ses hôtes. Entre les deux allées
latérales est un carré d'artichauts flanqué d'arbres fruitiers en que-
nouille², et bordé d'oseille, de laitue ou de persil. Sous le couvert
de tilleuls est plantée une table ronde peinte en vert, et entourée de
100_ sièges. Là, durant les jours caniculaires, les convives assez riches pour
se permettre de prendre du café viennent le savourer par une cha-
leur capable de faire éclore des œufs. La façade, élevée de trois étages
et surmontée de mansardes, est bâtie en moellons et badigeonnée
avec cette couleur jaune qui donne un caractère ignoble à presque
105_ toutes les maisons de Paris. Les cinq croisées percées à chaque étage
ont de petits carreaux et sont garnies de jalousies³ dont aucune n'est
relevée de la même manière, en sorte que toutes leurs lignes jurent
entre elles. La profondeur de cette maison comporte deux croisées
qui, au rez-de-chaussée, ont pour ornement des barreaux en fer,
110_ grillagés. Derrière le bâtiment est une cour large d'environ vingt
pieds, où vivent en bonne intelligence⁴ des cochons, des poules, des
lapins, et au fond de laquelle s'élève un hangar à serrer le bois. Entre

1. Voûte constituée par un feuillage.

2. Taille des arbres qui leur donne une forme effilée.

3. Volets composés de lattes mobiles.

4. Qui s'entendent bien.

ce hangar et la fenêtre de la cuisine se suspend le garde-manger¹, au-dessous duquel tombent les eaux grasses de l'évier. Cette cour a sur la rue Neuve-Sainte-Genève une porte étroite par où la cuisinière chasse les ordures de la maison en nettoyant cette sentine² à grand renfort d'eau, sous peine de peste³. _ 115

Naturellement destiné à l'exploitation de la pension bourgeoise, le rez-de-chaussée se compose d'une première pièce éclairée par les deux croisées de la rue, et où l'on entre par une porte-fenêtre. Ce salon communique à une salle à manger qui est séparée de la cuisine par la cage d'un escalier dont les marches sont en bois et en carreaux mis en couleur et frottés. Rien n'est plus triste à voir que ce salon meublé de fauteuils et de chaises en étoffe de crin à raies alternativement mates et luisantes. Au milieu se trouve une table ronde à dessus de marbre Sainte-Anne, décorée de ce cabaret⁴ en porcelaine blanche ornée de filets d'or effacés à demi, que l'on rencontre partout aujourd'hui. Cette pièce, assez mal planchée, est lambrissée à hauteur d'appui. Le surplus des parois est tendu d'un papier verni représentant les principales scènes de *Télémaque*⁵, et dont les classiques personnages sont coloriés. Le panneau d'entre les croisées grillagées offre aux pensionnaires le tableau du festin donné au fils d'Ulysse par Calypso. Depuis quarante ans, cette peinture excite les plaisanteries des jeunes pensionnaires, qui se croient supérieurs à leur position en se moquant du dîner auquel la misère les condamne. La cheminée en pierre, dont le foyer toujours propre atteste qu'il ne s'y fait de feu que dans les grandes occasions, est ornée de deux vases pleins de fleurs artificielles, vieilles et encagées, qui accompagnent une pendule en marbre bleuâtre du plus mauvais goût. Cette première pièce exhale une odeur sans nom dans la langue, et qu'il faudrait appeler l'*odeur de pension*. Elle sent le renfermé, le moisi, le rance ; elle donne froid, elle est humide au nez, elle pénètre les vêtements ; elle a le goût d'une salle où l'on a _ 120
_ 125
_ 130
_ 135
_ 140

1. Caisson à l'abri pour garder les aliments au frais, avant l'invention du réfrigérateur.

2. Lieu sale et humide.

3. Odeur désagréable.

4. Petite table ou plateau pour service à café ou à thé.

5. *Les Aventures de Télémaque* (1699) est un roman de Fénelon qui instruit le lecteur en suivant les voyages du fils d'Ulysse et de Pénélope.

dîné ; elle pue le service, l'office, l'hospice. Peut-être pourrait-elle se
145_ décrire si l'on inventait un procédé pour évaluer les quantités élé-
mentaires et nauséabondes¹ qu'y jettent les atmosphères catarrhales²
et *sui generis*³ de chaque pensionnaire, jeune ou vieux. Eh bien !
malgré ces plates horreurs, si vous le compariez à la salle à manger,
qui lui est contiguë, vous trouveriez ce salon élégant et parfumé
150_ comme doit l'être un boudoir. Cette salle, entièrement boisée, fut
jadis peinte en une couleur indistincte aujourd'hui, qui forme un
fond sur lequel la crasse a imprimé ses couches de manière à y
dessiner des figures bizarres. Elle est plaquée de buffets gluants sur
lesquels sont des carafes échanrées, ternies, des ronds de moiré
155_ métallique, des piles d'assiettes en porcelaine épaisse, à bords bleus,
fabriquées à Tournai. Dans un angle est placée une boîte à cases
numérotées qui sert à garder les serviettes, ou tachées ou vineuses,
de chaque pensionnaire. Il s'y rencontre de ces meubles indestruc-
tibles, proscrits partout, mais placés là comme le sont les débris
160_ de la civilisation aux Incurables⁴. Vous y verriez un baromètre à
capucin qui sort quand il pleut, des gravures exécrables qui ôtent
l'appétit, toutes encadrées en bois verni à filets dorés ; un cartel⁵ en
écaille incrustée de cuivre ; un poêle vert, des quinquets d'Argand⁶
où la poussière se combine avec l'huile, une longue table couverte
165_ en toile cirée assez grasse pour qu'un facétieux externe⁷ y écrive
son nom en se servant de son doigt comme de style⁸, des chaises
estropiées, de petits paillassons piteux en sparterie⁹ qui se déroule
toujours sans se perdre jamais, puis des chaufferettes¹⁰ misérables à
trous cassés, à charnières défaites, dont le bois se carbonise. Pour
170_ expliquer combien ce mobilier est vieux, crevassé, pourri, trem-
blant, rongé, manchot, borgne, invalide, expirant, il faudrait en

1. Qui produisent des odeurs écœurantes.

2. Provenant d'infections respiratoires.

3. Littéralement « de son propre genre », il s'agit donc des odeurs que chaque pensionnaire exhale.

4. Hospice qui accueillait les malades incurables mais aussi les vieillards impotents et indigents.

5. Horloge.

6. Physicien genevois qui inventa une lampe à huile, perfectionnée par le pharmacien Quinquet.

7. Étudiant en médecine.

8. Plume.

9. Tissu tressé.

10. Instruments métalliques dans lesquels on mettait des braises pour réchauffer les pieds par exemple.

faire une description qui retarderait trop l'intérêt de cette histoire, et que les gens pressés ne pardonneraient pas. Le carreau rouge est plein de vallées produites par le frottement ou par les mises en couleur. Enfin, là règne la misère sans poésie ; une misère économe, concentrée, râpée. Si elle n'a pas de fange¹ encore, elle a des taches ; si elle n'a ni trous ni haillons, elle va tomber en pourriture. _ 175

Cette pièce est dans tout son lustre² au moment où, vers sept heures du matin, le chat de madame Vauquer précède sa maîtresse, saute sur les buffets, y flaire le lait que contiennent plusieurs jattes couvertes d'assiettes, et fait entendre son *rourou* matinal. Bientôt la veuve se montre, attifée de son bonnet de tulle sous lequel pend un tour de faux cheveux mal mis ; elle marche en traînant ses pantouffles grimacées³. Sa face vieillotte, grassouillette, du milieu de laquelle sort un nez à bec de perroquet ; ses petites mains potelées, sa personne dodue comme un rat d'église, son corsage trop plein et qui flotte, sont en harmonie avec cette salle où suinte le malheur, où s'est blottie la spéculation⁴ et dont madame Vauquer respire l'air chaudement fétide⁵ sans en être écœurée. Sa figure fraîche comme une première gelée d'automne, ses yeux ridés, dont l'expression passe du sourire prescrit aux danseuses à l'amer renfrognement de l'escompteur⁶, enfin toute sa personne explique la pension, comme la pension implique sa personne. Le baigne ne va pas sans l'argousin⁷, vous n'imaginerez pas l'un sans l'autre. L'embonpoint blafard de cette petite femme est le produit de cette vie, comme le typhus est la conséquence des exhalaisons d'un hôpital. Son jupon de laine tricotée, qui dépasse sa première jupe faite avec une vieille robe, et dont la ouate s'échappe par les fentes de l'étoffe lézardée, résume le salon, la salle à manger, le jardinet, annonce la cuisine et fait présenter les pensionnaires. Quand elle est là, ce spectacle est complet. _ 180

Âgée d'environ cinquante ans, madame Vauquer ressemble à toutes _ 185

_ 190

_ 195

_ 200

1. Boue.

2. Dans son plus bel éclat ; l'expression est ironique.

3. Se dit d'un objet ou tissu qui fait un mauvais pli.

4. Recherche du profit.

5. Écœurant, qui est désagréable à sentir.

6. Qui mène ses affaires financières sans scrupule.

7. Officier des bagnes chargé de garder les forçats.

les *femmes qui ont eu des malheurs*. Elle a l'œil vitreux, l'air innocent d'une entremetteuse qui va se gendarm¹ pour se faire payer plus cher, mais d'ailleurs prête à tout pour adoucir son sort, à
205 _ livrer Georges ou Pichegru, si Georges ou Pichegru étaient encore à livrer². Néanmoins, elle est *bonne femme au fond*, disent les pensionnaires, qui la croient sans fortune en l'entendant geindre et tousser comme eux. Qu'avait été monsieur Vauquer ? Elle ne s'expliquait
210 _ jamais sur le défunt. Comment avait-il perdu sa fortune ? Dans les malheurs, répondait-elle. Il s'était mal conduit envers elle, ne lui avait laissé que les yeux pour pleurer, cette maison pour vivre, et le droit de ne compatir à aucune infortune, parce que, disait-elle, elle avait souffert tout ce qu'il est possible de souffrir. En entendant trotter sa maîtresse la grosse Sylvie, la cuisinière, s'empressait de
215 _ servir le déjeuner des pensionnaires internes.

Généralement les pensionnaires externes ne s'abonnaient qu'au dîner, qui coûtait trente francs par mois. À l'époque où cette histoire commence, les internes étaient au nombre de sept. Le premier étage contenait les deux meilleurs appartements de la maison.
220 _ Madame Vauquer habitait le moins considérable, et l'autre appartenait à madame Couture, veuve d'un Commissaire-Ordonnateur³ de la République française. Elle avait avec elle une très jeune personne, nommée Victorine Taillefer, à qui elle servait de mère. La pension de ces deux dames montait à dix-huit cents francs. Les deux appartements du second étaient occupés, l'un par un vieillard nommé
225 _ Poiret ; l'autre, par un homme âgé d'environ quarante ans, qui portait une perruque noire, se teignait les favoris, se disait ancien négociant, et s'appelait monsieur Vautrin. Le troisième étage se composait de quatre chambres, dont deux étaient louées, l'une par
230 _ une vieille fille nommée mademoiselle Michonneau, l'autre par un ancien fabricant de vermicelles, de pâtes d'Italie et d'amidon, qui se laissait nommer le père Goriot. Les deux autres chambres étaient destinées aux oiseaux de passage, à ces infortunés étudiants qui,

1. S'indigner.

2. L'ancien général de la Révolution Charles Pichegru (1761-1804) et le chef vendéen Georges Cadoudal (1771-1804), venus tuer le Premier consul, ont été dénoncés à la police.

3. Intendant des armées.

comme le père Goriot et mademoiselle Michonneau, ne pouvaient
mettre que quarante-cinq francs par mois à leur nourriture et à leur
logement ; mais madame Vauquer souhaitait peu leur présence et
ne les prenait que quand elle ne trouvait pas mieux : ils mangeaient
trop de pain. En ce moment, l'une de ces deux chambres appartenait
à un jeune homme venu des environs d'Angoulême à Paris
pour y faire son Droit, et dont la nombreuse famille se soumettait
aux plus dures privations afin de lui envoyer douze cents francs
par an. Eugène de Rastignac, ainsi se nommait-il, était un de ces
jeunes gens façonnés au travail par le malheur, qui comprennent
dès le jeune âge les espérances que leurs parents placent en eux, et
qui se préparent une belle destinée en calculant déjà la portée de
leurs études, et, les adaptant par avance au mouvement futur de la
société, pour être les premiers à la pressurer. Sans ses observations
curieuses et l'adresse avec laquelle il sut se produire dans les salons
de Paris, ce récit n'eût pas été coloré des tons vrais qu'il devra sans
doute à son esprit sagace et à son désir de pénétrer les mystères
d'une situation épouvantable, aussi soigneusement cachée par ceux
qui l'avaient créée que par celui qui la subissait.

Au-dessus de ce troisième étage étaient un grenier à étendre
le linge et deux mansardes où couchaient un garçon de peine¹,
nommé Christophe, et la grosse Sylvie, la cuisinière. Outre les sept
pensionnaires internes, madame Vauquer avait, bon an, mal an,
huit étudiants en Droit ou en Médecine, et deux ou trois habitués
qui demeuraient dans le quartier, abonnés tous pour le dîner seu-
lement. La salle contenait à dîner dix-huit personnes et pouvait en
admettre une vingtaine ; mais le matin, il ne s'y trouvait que sept
locataires dont la réunion offrait pendant le déjeuner l'aspect d'un
repas de famille. Chacun descendait en pantoufles, se permettait des
observations confidentielles sur la mise ou sur l'air des externes, et
sur les événements de la soirée précédente, en s'exprimant avec la
confiance de l'intimité. Ces sept pensionnaires étaient les enfants
gâtés de madame Vauquer, qui leur mesurait avec une précision
d'astronome les soins et les égards, d'après le chiffre de leurs

1. Personne qui effectue des travaux pénibles.

pensions. Une même considération affectait ces êtres rassemblés par le hasard. Les deux locataires du second ne payaient que soixante-douze francs par mois. Ce bon marché, qui ne se rencontre que dans le faubourg Saint-Marcel, entre la Bourbe¹ et la Salpêtrière, et auquel madame Couture faisait seule exception, annonce que ces pensionnaires devaient être sous le poids de malheurs plus ou moins apparents. Aussi le spectacle désolant que présentait l'intérieur de cette maison se répétait-il dans le costume de ses habitués, également délabrés². Les hommes portaient des redingotes dont la couleur était devenue problématique, des chaussures comme il s'en jette au coin des bornes dans les quartiers élégants, du linge élimé, des vêtements qui n'avaient plus que l'âme. Les femmes avaient des robes passées, reteintes, déteintes, de vieilles dentelles raccommodées, des gants glacés par l'usage, des collerettes toujours rousses et des fichus éraillés. Si tels étaient les habits, presque tous montraient des corps solidement charpentés, des constitutions qui avaient résisté aux tempêtes de la vie, des faces froides, dures, effacées comme celles des écus démonétisés. Les bouches flétries étaient armées de dents avides. Ces pensionnaires faisaient pressentir des drames accomplis ou en action ; non pas de ces drames joués à la lueur des rampes, entre des toiles peintes mais des drames vivants et muets, des drames glacés qui remuaient chaudement le cœur, des drames continus.

La vieille demoiselle Michonneau gardait sur ses yeux fatigués un crasseux abat-jour en taffetas vert, cerclé par du fil d'archal³ qui aurait effarouché l'ange de la Pitié. Son châle à franges maigres et pleurardes semblait couvrir un squelette, tant les formes qu'il cachait étaient anguleuses. Quel acide avait dépouillé cette créature de ses formes féminines ? elle devait avoir été jolie et bien faite : était-ce le vice, le chagrin, la cupidité ? avait-elle trop aimé, avait-elle été marchande à la toilette⁴, ou seulement courtisane⁵ ?

1. Nom populaire donné à l'hospice de la Maternité, situé rue de la Bourbe, aujourd'hui boulevard de Port-Royal.

2. En haillons, déchirés.

3. Fil de laiton.

4. Entremetteuse.

5. Prostituée.

Expiait¹-elle les triomphes d'une jeunesse insolente au-devant de laquelle s'étaient rués les plaisirs par une vieillese que fuyaient les passants ? Son regard blanc donnait froid, sa figure rabougrie menaçait. Elle avait la voix clairette d'une cigale criant dans son buisson aux approches de l'hiver. Elle disait avoir pris soin d'un vieux monsieur affecté d'un catarrhe à la vessie et abandonné par ses enfants, qui l'avaient cru sans ressource. Ce vieillard lui avait légué mille francs de rente viagère, périodiquement disputés par les héritiers, aux calomnies desquels elle était en butte. Quoique le jeu des passions eût ravagé sa figure, il s'y trouvait encore certains vestiges d'une blancheur et d'une finesse dans le tissu qui permettaient de supposer que le corps conservait quelques restes de beauté. _ 300

Monsieur Poiret était une espèce de mécanique. En l'apercevant s'étendre comme une ombre grise le long d'une allée au Jardin des Plantes, la tête couverte d'une vieille casquette flasque, tenant à peine sa canne à pomme d'ivoire jauni dans sa main, laissant flotter les pans flétris de sa redingote qui cachait mal une culotte presque vide, et des jambes en bas bleus qui flageolaient comme celles d'un homme ivre, montrant son gilet blanc sale et son jabot de grosse mousseline recroquevillée qui s'unissait imparfaitement à sa cravate cordée autour de son cou de dindon, bien des gens se demandaient si cette ombre chinoise appartenait à la race audacieuse des fils de Japhet qui papillonnent sur le boulevard Italien². Quel travail avait pu le ratatiner ainsi ? quelle passion avait bistré sa face bulbeuse, qui, dessinée en caricature, aurait paru hors du vrai ? Ce qu'il avait été ? mais peut-être avait-il été employé au Ministère de la Justice, dans le bureau où les exécuteurs des hautes œuvres envoient leurs mémoires de frais, le compte des fournitures de voiles noirs pour les parricides, de son pour les paniers, de ficelle pour les couteaux. Peut-être avait-il été receveur à la porte d'un abattoir, ou sous-inspecteur de salubrité. Enfin, cet homme semblait avoir été l'un des ânes de notre grand moulin social, l'un de ces Ratons parisiens qui ne connaissent même pas leurs Bertrands³, quelque pivot _ 305

_ 310

_ 315

_ 320

_ 325

_ 330

1. Cherchait à réparer ses fautes.

2. Désigne les hommes, descendants de Prométhée, fils de Japhet.

3. Nom que La Fontaine donne aux singes dans *Le Singe et le Chat* (IX, 16).

sur lequel avaient tourné les infortunes ou les saletés publiques, enfin l'un de ces hommes dont nous disons, en les voyant : *Il en faut pourtant comme ça*. Le beau Paris ignore ces figures blêmes
 335 _ de souffrances morales ou physiques. Mais Paris est un véritable océan. Jetez-y la sonde, vous n'en connaîtrez jamais la profondeur. Parcourez-le, décrivez-le ! quelque soin que vous mettiez à le parcourir, à le décrire ; quelque nombreux et intéressés que soient les explorateurs de cette mer, il s'y rencontrera toujours un lieu vierge,
 340 _ un antre inconnu, des fleurs, des perles, des monstres, quelque chose d'inouï, oublié par les plongeurs littéraires. La Maison Vauquer est une de ces monstruosité curieuses.

Deux figures y formaient un contraste frappant avec la masse des pensionnaires et des habitués. Quoique mademoiselle Victorine Taillefer eût une blancheur malade semblable à celle
 345 _ des jeunes filles atteintes de chlorose¹, et qu'elle se rattachât à la souffrance générale qui faisait le fond de ce tableau par une tristesse habituelle, par une contenance gênée, par un air pauvre et grêle, néanmoins son visage n'était pas vieux, ses mouvements et sa voix étaient agiles. Ce jeune malheur ressemblait à un arbuste
 350 _ aux feuilles jaunies, fraîchement planté dans un terrain contraire. Sa physionomie roussâtre, ses cheveux d'un blond fauve, sa taille trop mince, exprimaient cette grâce que les poètes modernes trouvaient aux statuette du Moyen Âge. Ses yeux gris mélangés de noir exprimaient une douceur, une résignation chrétiennes. Ses vêtements simples, peu coûteux, trahissaient des formes jeunes. Elle était jolie par juxtaposition. Heureuse, elle eût été ravissante : le bonheur est la poésie des femmes, comme la toilette en est le fard. Si la joie d'un bal eût reflété ses teintes rosées sur ce visage
 355 _ pâle ; si les douceurs d'une vie élégante eussent rempli, eussent vermillonné ces joues déjà légèrement creusées ; si l'amour eût ranimé ces yeux tristes, Victorine aurait pu lutter avec les plus belles jeunes filles. Il lui manquait ce qui crée une seconde fois la femme, les chiffons et les billets doux². Son histoire eût fourni

1. Maladie qui affecte les jeunes filles prépubères et leur donne un teint excessivement pâle.

2. Image pour désigner les déclarations d'amour.

le sujet d'un livre. Son père croyait avoir des raisons pour ne pas
 la reconnaître, refusait de la garder près de lui, ne lui accordait
 que six cents francs par an, et avait dénaturé sa fortune, afin de
 pouvoir la transmettre en entier à son fils. Parente éloignée de la
 mère de Victorine, qui jadis était venue mourir de désespoir chez
 elle, madame Couture prenait soin de l'orpheline comme de son
 enfant. Malheureusement la veuve du Commissaire-Ordonnateur
 des armées de la République ne possédait rien au monde que son
 douaire¹ et sa pension ; elle pouvait laisser un jour cette pauvre fille,
 sans expérience et sans ressources, à la merci du monde. La bonne
 femme menait Victorine à la messe tous les dimanches, à confesse
 tous les quinze jours, afin d'en faire à tout hasard une fille pieuse.
 Elle avait raison. Les sentiments religieux offraient un avenir à cet
 enfant désavoué, qui aimait son père, qui tous les ans s'acheminait
 chez lui pour y apporter le pardon de sa mère ; mais qui, tous les
 ans, se cognait contre la porte de la maison paternelle, inexorablement
 fermée. Son frère, son unique médiateur, n'était pas venu la
 voir une seule fois en quatre ans, et ne lui envoyait aucun secours.
 Elle suppliait Dieu de dessiller les yeux de son père, d'attendrir
 le cœur de son frère, et priait pour eux sans les accuser. Madame
 Couture et madame Vauquer ne trouvaient pas assez de mots dans
 le dictionnaire des injures pour qualifier cette conduite barbare.
 Quand elles maudissaient ce millionnaire infâme, Victorine faisait
 entendre de douces paroles, semblables au chant du ramier² blessé,
 dont le cri de douleur exprime encore l'amour.

Eugène de Rastignac avait un visage tout méridional³, le teint
 blanc, des cheveux noirs, des yeux bleus. Sa tournure, ses manières,
 sa pose habituelle dénotaient le fils d'une famille noble, où l'éduca-
 tion première n'avait comporté que des traditions de bon goût. S'il
 était ménager de ses habits, si les jours ordinaires il achevait d'user
 les vêtements de l'an passé, néanmoins il pouvait sortir quelquefois
 mis comme l'est un jeune homme élégant. Ordinairement il portait
 une vieille redingote, un mauvais gilet, la méchante cravate noire,

1. Rente versée à une veuve.

2. Pigeon.

3. Du sud de la France.

flétrie, mal nouée de l'Étudiant, un pantalon à l'avenant et des bottes ressemelées.

400 _ Entre ces deux personnages et les autres, Vautrin, l'homme de quarante ans, à favoris peints, servait de transition. Il était un de ces gens dont le peuple dit : « Voilà un fameux gaillard ! » Il avait les épaules larges, le buste bien développé, les muscles apparents, des mains épaisses, carrées et fortement marquées aux phalanges par des bouquets de poils touffus et d'un roux ardent. Sa figure, rayée par des rides prématurées, offrait des signes de dureté que démentaient ses manières souples et liantes. Sa voix de basse-taille¹, en harmonie avec sa grosse gaieté, ne déplaisait point. Il était obligeant et rieur. Si quelque serrure allait mal, il l'avait bientôt démontée, rafistolée, huilée, limée, remontée, en disant : « Ça me connaît. » Il connaissait tout d'ailleurs, les vaisseaux, la mer, la France, l'étranger, les affaires, les hommes, les événements, les lois, les hôtels et les prisons. Si quelqu'un se plaignait par trop, il lui offrait aussitôt ses services. Il avait prêté plusieurs fois de l'argent à madame Vauquer et à quelques pensionnaires ; mais ses obligés seraient morts plutôt que de ne pas le lui rendre, tant, malgré son air bonhomme, il imprimait de crainte par un certain regard profond et plein de résolution. À la manière dont il lançait un jet de salive, il annonçait un sang-froid imperturbable qui ne devait pas le faire reculer devant un crime pour sortir d'une position équivoque². Comme un juge sévère, son œil semblait aller au fond de toutes les questions, de toutes les consciences, de tous les sentiments. Ses mœurs consistaient à sortir après le déjeuner, à revenir pour dîner, à décamper pour toute la soirée, et à rentrer vers minuit, à l'aide d'un passe-partout que lui avait confié madame Vauquer. Lui seul jouissait de cette faveur. Mais aussi était-il au mieux avec la veuve, qu'il appelait maman en la saisissant par la taille, flatterie peu comprise ! La bonne femme croyait la chose encore facile, tandis que Vautrin seul avait les bras assez longs pour presser cette pesante circonférence. Un trait de son caractère était de payer généreusement quinze francs par mois

405 _
410 _
415 _
420 _
425 _
430 _

1. Grave, basse, comme la voix d'un baryton.

2. Louche, pas claire.

pour le *gloria*¹ qu'il prenait au dessert. Des gens moins superficiels que ne l'étaient ces jeunes gens emportés par les tourbillons de la vie parisienne, ou ces vieillards indifférents à ce qui ne les touchait pas directement, ne se seraient pas arrêtés à l'impression douteuse que leur causait Vautrin. Il savait ou devinait les affaires de ceux qui l'entouraient, tandis que nul ne pouvait pénétrer ni ses pensées ni ses occupations. Quoiqu'il eût jeté son apparente bonhomie, sa constante complaisance et sa gaieté comme une barrière entre les autres et lui, souvent il laissait percer l'épouvantable profondeur de son caractère. Souvent une boutade digne de Juvénal², et par laquelle il semblait se complaire à bafouer les lois, à fouetter la haute société, à la convaincre d'inconséquence avec elle-même, devait faire supposer qu'il gardait rancune à l'état social, et qu'il y avait au fond de sa vie un mystère soigneusement enfoui.

Attirée, peut-être à son insu, par la force de l'un ou par la beauté de l'autre, mademoiselle Taillefer partageait ses regards furtifs, ses pensées secrètes, entre ce quadragénaire et le jeune étudiant ; mais aucun d'eux ne paraissait songer à elle, quoique d'un jour à l'autre le hasard pût changer sa position et la rendre un riche parti. D'ailleurs aucune de ces personnes ne se donnait la peine de vérifier si les malheurs allégués par l'une d'elles étaient faux ou véritables. Toutes avaient les unes pour les autres une indifférence mêlée de défiance qui résultait de leurs situations respectives. Elles se savaient impuissantes à soulager leurs peines, et toutes avaient en se les contant épuisé la coupe des condoléances. Semblables à de vieux époux, elles n'avaient plus rien à se dire. Il ne restait donc entre elles que les rapports d'une vie mécanique, le jeu de rouages sans huile. Toutes devaient passer droit dans la rue devant un aveugle, écouter sans émotion le récit d'une infortune, et voir dans une mort la solution d'un problème de misère qui les rendait froides à la plus terrible agonie. La plus heureuse de ces âmes désolées était madame Vauquer, qui trônait dans cet hospice libre. Pour elle seule ce petit jardin, que le silence et le froid, le sec et l'humide, faisaient

1. Café additionné d'eau-de-vie.

2. Poète satirique latin de la fin du I^{er} siècle.

vaste comme un steppe¹, était un riant bocage. Pour elle seule cette
465 _ maison jaune et morne, qui sentait le vert-de-gris du comptoir,
avait des délices. Ces cabanons lui appartenaient. Elle nourrissait
ces forçats acquis à des peines perpétuelles, en exerçant sur eux une
autorité respectée. Où ces pauvres êtres auraient-ils trouvé dans
Paris, au prix où elle les donnait, des aliments sains, suffisants, et
470 _ un appartement qu'ils étaient maîtres de rendre, si non élégant
ou commode, du moins propre et salubre ? Se fût-elle permis une
injustice criante, la victime l'aurait supportée sans se plaindre.

Une réunion semblable devait offrir et offrait en petit les élé-
ments d'une société complète. Parmi les dix-huit convives il se
475 _ rencontrait, comme dans les collèges, comme dans le monde, une
pauvre créature rebutée, un souffre-douleur sur qui pleuvaient les
plaisanteries. Au commencement de la seconde année, cette figure
devint pour Eugène de Rastignac la plus saillante de toutes celles
au milieu desquelles il était condamné à vivre encore pendant deux
480 _ ans. Ce *Patiras*² était l'ancien vermicellier, le père Goriot, sur la
tête duquel un peintre aurait, comme l'historien, fait tomber toute
la lumière du tableau. Par quel hasard ce mépris à demi haineux,
cette persécution mêlée de pitié, ce non-respect du malheur
avaient-ils frappé le plus ancien pensionnaire ? Y avait-il donné lieu
485 _ par quelques-uns de ces ridicules ou de ces bizarreries que l'on par-
donne moins qu'on ne pardonne des vices ? Ces questions tiennent
de près à bien des injustices sociales. Peut-être est-il dans la nature
humaine de tout faire supporter à qui souffre tout par humilité
vraie, par faiblesse ou par indifférence. N'aimons-nous pas tous à
490 _ prouver notre force aux dépens de quelqu'un ou de quelque chose ?
L'être le plus débile, le gamin sonne à toutes les portes quand il
gèle, ou se glisse pour écrire son nom sur un monument vierge.

Le père Goriot, vieillard de soixante-neuf ans environ, s'était
retiré chez madame Vauquer, en 1813, après avoir quitté les
495 _ affaires. Il y avait d'abord pris l'appartement occupé par madame
Couture, et donnait alors douze cents francs de pension, en homme

1. Steppe est un mot masculin au XIX^e siècle.

2. Quelqu'un (ou parfois un animal) qui sert de jouet, de souffre-douleur.

pour qui cinq louis de plus ou de moins étaient une bagatelle. Madame Vauquer avait rafraîchi les trois chambres de cet appartement moyennant une indemnité préalable qui paya, dit-on, la valeur d'un méchant ameublement composé de rideaux en calicot jaune, de fauteuils en bois verni couverts en velours d'Utrecht, de quelques peintures à la colle, et de papiers que refusaient les cabarets de la banlieue. Peut-être l'insouciance générosité que mit à se laisser attraper le père Goriot, qui vers cette époque était respectueusement nommé monsieur Goriot, le fit-elle considérer comme un imbécile, qui ne connaissait rien aux affaires. Goriot vint muni d'une garde-robe bien fournie, le trousseau magnifique du négociant qui ne se refuse rien en se retirant du commerce. Madame Vauquer avait admiré dix-huit chemises de demi-hollande¹ dont la finesse était d'autant plus remarquable que le vermicellier portait sur son jabot dormant deux épingles unies par une chaînette, et dont chacune était montée d'un gros diamant. Habituellement vêtu d'un habit bleu-barbeau², il prenait chaque jour un gilet de piqué blanc, sous lequel fluctuait son ventre piriforme³ et proéminent, qui faisait rebondir une lourde chaîne d'or garnie de breloques. Sa tabatière, également en or, contenait un médaillon plein de cheveux qui le rendaient en apparence coupable de quelques bonnes fortunes. Lorsque son hôtesse l'accusa d'être un *galantin*⁴, il laissa errer sur ses lèvres le gai sourire du bourgeois dont on a flatté le dada⁵. Ses *ormoires* (il prononçait ce mot à la manière du menu peuple) furent remplies par la nombreuse argenterie de son ménage. Les yeux de la veuve s'allumèrent quand elle l'aida complaisamment à déballer et ranger les louches, les cuillers à ragoût, les couverts, les huiliers, les saucières, plusieurs plats, des déjeuners en vermeil, enfin des pièces plus ou moins belles, pesant un certain nombre de marcs, et dont il ne voulait pas se défaire. Ces cadeaux lui rappelaient les solennités de sa vie domestique. « Ceci, dit-il à madame

1. Toile fine et serrée de qualité moyenne.

2. Ici, le terme désigne un bleu clair. Le barbeau est un autre nom du bleuet.

3. En forme de poire.

4. Homme qui fait le galant, le joli cœur, auprès des femmes.

5. Le sujet de conversation favori.

Vauquer en serrant un plat et une petite écuelle dont le couvercle représentait deux tourterelles qui se becquetaient, est le premier
530 _ présent que m'a fait ma femme, le jour de notre anniversaire. Pauvre bonne ! elle y avait consacré ses économies de demoiselle. Voyez-vous, madame ? j'aimerais mieux gratter la terre avec mes ongles que de me séparer de cela. Dieu merci ! je pourrai prendre dans cette écuelle mon café tous les matins durant le reste de mes
535 _ jours. Je ne suis pas à plaindre, j'ai sur la planche du pain de cuit pour longtemps. » Enfin, madame Vauquer avait bien vu, de son œil de pie, quelques inscriptions sur le Grand Livre¹ qui, vaguement additionnées, pouvaient faire à cet excellent Goriot un revenu d'environ huit à dix mille francs. Dès ce jour, madame Vauquer,
540 _ née de Conflans, qui avait alors quarante-huit ans effectifs et n'en acceptait que trente-neuf, eut des idées. Quoique le larmier² des yeux de Goriot fût retourné, gonflé, pendant, ce qui l'obligeait à les essuyer assez fréquemment, elle lui trouva l'air agréable et comme il faut. D'ailleurs son mollet charnu, saillant, pronostiquait, autant
545 _ que son long nez carré, des qualités morales auxquelles paraissait tenir la veuve, et que confirmait la face lunaire et naïvement niaise du bonhomme. Ce devait être une bête solidement bâtie, capable de dépenser tout son esprit en sentiment. Ses cheveux en ailes de pigeon, que le coiffeur de l'École Polytechnique vint lui poudrer
550 _ tous les matins, dessinaient cinq pointes sur son front bas, et décoraient bien sa figure. Quoique un peu rustaud, il était si bien tiré à quatre épingles³, il prenait si richement son tabac, il le humait en homme si sûr de toujours avoir sa tabatière pleine de macouba⁴, que le jour où monsieur Goriot s'installa chez elle, madame Vauquer se
555 _ coucha le soir en rôtissant, comme une perdrix dans sa barde, au feu du désir qui la saisit de quitter le suaire⁵ de Vauquer pour renaître en Goriot. Se marier, vendre sa pension, donner le bras à cette fine fleur de bourgeoisie, devenir une dame notable dans le quartier,

1. Liste des créanciers de l'État.

2. Terme d'architecture : saillie qui empêche l'eau de couler le long d'un mur.

3. Être tiré à quatre épingles, c'est porter du soin à sa mise.

4. Tabac en provenance de Martinique.

5. Tissu dans lequel on ensevelit un mort.

y quêter pour les indigents, faire de petites parties le dimanche à Choisy, Soissy, Gentilly ; aller au spectacle à sa guise, en loge, sans attendre les billets d'auteur que lui donnaient quelques-uns de ses pensionnaires, au mois de juillet : elle rêva tout l'Eldorado¹ des petits ménages parisiens. Elle n'avait avoué à personne qu'elle possédait quarante mille francs amassés sou à sou. Certes elle se croyait, sous le rapport de la fortune, un parti sortable. « Quant au reste, je vauz bien le bonhomme ! » se dit-elle en se retournant dans son lit, comme pour s'attester à elle-même des charmes que la grosse Sylvie trouvait chaque matin moulés en creux.

Dès ce jour, pendant environ trois mois, la veuve Vauquer profita du coiffeur de monsieur Goriot, et fit quelques frais de toilette, excusés par la nécessité de donner à sa maison un certain décorum en harmonie avec les personnes honorables qui la fréquentaient. Elle s'intrigua beaucoup pour changer le personnel de ses pensionnaires, en affichant la prétention de n'accepter désormais que les gens les plus distingués sous tous les rapports. Un étranger se présentait-il, elle lui vantait la préférence que monsieur Goriot, un des négociants les plus notables et les plus respectables de Paris, lui avait accordée. Elle distribua des prospectus en tête desquels se lisait : MAISON-VAUQUER. « C'était, disait-elle, une des plus anciennes et des plus estimées pensions bourgeoises du pays latin. Il y existait une vue des plus agréables sur la vallée des Gobelins (on l'apercevait du troisième étage), et un *joli* jardin, au bout duquel s'ÉTENDAIT une ALLÉE de tilleuls. » Elle y parlait du bon air et de la solitude. Ce prospectus lui amena madame la comtesse de l'Ambermesnil, femme de trente-six ans, qui attendait la fin de la liquidation et le règlement d'une pension qui lui était due, en qualité de veuve d'un général mort sur *les* champs de bataille. Madame Vauquer soigna sa table, fit du feu dans les salons pendant près de six mois, et tint si bien les promesses de son prospectus, qu'elle y mit du sien. Aussi la comtesse disait-elle à madame Vauquer, en l'appelant *chère amie*, qu'elle lui procurerait la baronne de Vaumerland et la veuve du colonel comte Picquiseau, deux de

1. Ville légendaire censée être pleine d'or.

ses amies, qui achevaient au Marais leur terme dans une pension plus coûteuse que ne l'était la Maison-Vauquer. Ces dames seraient
595 _ d'ailleurs fort à leur aise quand les Bureaux de la Guerre auraient fini leur travail. « Mais, disait-elle, les Bureaux ne terminent rien. » Les deux veuves montaient ensemble après le dîner dans la chambre de madame Vauquer, et y faisaient de petites causettes en buvant du cassis et mangeant des friandises réservées pour la bouche de la
600 _ maîtresse. Madame de l'Ambermesnil approuva beaucoup les vues de son hôtesse sur le Goriot, vues excellentes, qu'elle avait d'ailleurs devinées dès le premier jour ; elle le trouvait un homme parfait.

« Ah ! ma chère dame, un homme sain comme mon œil, lui disait la veuve, un homme parfaitement conservé, et qui peut donner encore bien de l'agrément à une femme. »
605 _

La comtesse fit généreusement des observations à madame Vauquer sur sa mise, qui n'était pas en harmonie avec ses prétentions. « Il faut vous mettre sur le pied de guerre », lui dit-elle. Après bien des calculs, les deux veuves allèrent ensemble au Palais-Royal, où elles achetèrent, aux Galeries de Bois¹, un chapeau à plumes et un bonnet. La comtesse entraîna son amie au magasin de *La Petite Jeannette*², où elles choisirent une robe et une écharpe. Quand ces munitions furent employées, et que la veuve fut sous les armes, elle ressembla parfaitement à l'enseigne du *Bœuf à la mode*³. Néanmoins
610 _ elle se trouva si changée à son avantage, qu'elle se crut l'obligée de la comtesse, et, quoique peu *donnante*, elle la pria d'accepter un chapeau de vingt francs. Elle comptait, à la vérité, lui demander le service de sonder Goriot et de la faire valoir auprès de lui. Madame de l'Ambermesnil se prêta fort amicalement à ce manège, et cerna
615 _ le vieux vermicellier avec lequel elle réussit à avoir une conférence ; mais après l'avoir trouvé pudibond⁴, pour ne pas dire réfractaire aux tentatives que lui suggéra son désir particulier de le séduire pour son propre compte, elle sortit révoltée de sa grossièreté.

1. Galerie couverte et bordée de petites boutiques, construite en bois dans les jardins du Palais-Royal.

2. Magasin de nouveautés du boulevard des Italiens.

3. Restaurant dont l'enseigne représente un bœuf orné de châles et coiffé d'un chapeau.

4. Extrêmement réservé.

« Mon ange, dit-elle à sa chère amie, vous ne tirerez rien de cet homme-là ! il est ridiculement défiant, c'est un grippe-sou, une bête, un sot, qui ne vous causera que du désagrément. » _ 625

Il y eut entre monsieur Goriot et madame de l'Ambermesnil des choses telles que la comtesse ne voulut même plus se trouver avec lui. Le lendemain, elle partit en oubliant de payer six mois de pension, et en laissant une défroque prisée cinq francs. Quelque âpreté que madame Vauquer mît à ses recherches, elle ne put obtenir aucun renseignement dans Paris sur la comtesse de l'Ambermesnil. Elle parlait souvent de cette déplorable affaire, en se plaignant de son trop de confiance, quoiqu'elle fût plus méfiante que ne l'est une chatte ; mais elle ressemblait à beaucoup de personnes qui se défient de leurs proches, et se livrent au premier venu. Fait moral, bizarre, mais vrai, dont la racine est facile à trouver dans le cœur humain. Peut-être certaines gens n'ont-ils plus rien à gagner auprès des personnes avec lesquelles ils vivent ; après leur avoir montré le vide de leur âme, ils se sentent secrètement jugés par elles avec une sévérité méritée ; mais, éprouvant un invincible besoin de flatteries qui leur manquent, ou dévorés par l'envie de paraître posséder les qualités qu'ils n'ont pas, ils espèrent surprendre l'estime ou le cœur de ceux qui leur sont étrangers, au risque d'en déchoir un jour. Enfin il est des individus nés mercenaires qui ne font aucun bien à leurs amis ou à leurs proches, parce qu'ils le doivent ; tandis qu'en rendant service à des inconnus, ils en recueillent un gain d'amour-propre : plus le cercle de leurs affections est près d'eux, moins ils aiment ; plus il s'étend, plus serviables ils sont. Madame Vauquer tenait sans doute de ces deux natures, essentiellement mesquines, fausses, exécrables. _ 630

« Si j'avais été ici, lui disait alors Vautrin, ce malheur ne vous serait pas arrivé ! je vous aurais joliment dévisagé cette farceuse-là. Je connais leurs *frimousses*. » _ 635

Comme tous les esprits rétrécis, madame Vauquer avait l'habitude de ne pas sortir du cercle des événements, et de ne pas juger leurs causes. Elle aimait à s'en prendre à autrui de ses propres fautes. Quand cette perte eut lieu, elle considéra l'honnête vermicellier comme le principe de son infortune, et commença dès lors, _ 655

660 _ disait-elle, à se dégriser sur son compte. Lorsqu'elle eut reconnu
l'inutilité de ses agaceries et de ses faits de représentation, elle ne
tarda pas à en deviner la raison. Elle s'aperçut alors que son pen-
sionnaire avait déjà, selon son expression, ses allures. Enfin il lui fut
665 _ prouvé que son espoir si mignonement caressé reposait sur une base
chimérique, et qu'elle ne tirerait jamais rien de cet homme-là, suivant
le mot énergique de la comtesse, qui paraissait être une connaisseuse.
Elle alla nécessairement plus loin en aversion qu'elle n'était allée dans
son amitié. Sa haine ne fut pas en raison de son amour, mais de ses
espérances trompées. Si le cœur humain trouve des repos en montant
670 _ les hauteurs de l'affection, il s'arrête rarement sur la pente rapide des
sentiments haineux. Mais monsieur Goriot était son pensionnaire,
la veuve fut donc obligée de réprimer les explosions de son amour-
propre blessé, d'enterrer les soupirs que lui causa cette déception, et
de dévorer ses désirs de vengeance, comme un moine vexé par son
675 _ prieur. Les petits esprits satisfont leurs sentiments, bons ou mauvais,
par des petitesse incessantes. La veuve employa sa malice de femme
à inventer de sourdes persécutions contre sa victime. Elle commença
par retrancher les superfluités¹ introduites dans sa pension. « Plus de
cornichons, plus d'anchois : c'est des duperies ! » dit-elle à Sylvie, le
680 _ matin où elle rentra dans son ancien programme. Monsieur Goriot
était un homme frugal², chez qui la parcimonie³ nécessaire aux gens
qui font eux-mêmes leur fortune était dégénérée en habitude. La
soupe, le bouilli, un plat de légumes, avaient été, devaient toujours
être son dîner de prédilection. Il fut donc bien difficile à madame
685 _ Vauquer de tourmenter son pensionnaire, de qui elle ne pouvait en
rien froisser les goûts. Désespérée de rencontrer un homme inatta-
quable, elle se mit à le déconsidérer, et fit ainsi partager son aversion
pour Goriot par ses pensionnaires, qui, par amusement, servirent
ses vengeances. Vers la fin de la première année, la veuve en était
690 _ venue à un tel degré de méfiance, qu'elle se demandait pourquoi ce
négociant, riche de sept à huit mille livres de rente, qui possédait
une argenterie superbe et des bijoux aussi beaux que ceux d'une

1. Marques d'abondance inutiles.

2. D'un mode de vie simple.

3. Sens de l'économie, épargne.

fille entretenue, demeurait chez elle, en lui payant une pension si
 modique relativement à sa fortune. Pendant la plus grande partie
 de cette première année, Goriot avait souvent dîné dehors une ou _ 695
 deux fois par semaine ; puis, insensiblement, il en était arrivé à ne
 plus dîner en ville que deux fois par mois. Les petites parties fines du
 sieur Goriot convenaient trop bien aux intérêts de madame Vauquer
 pour qu'elle ne fût pas mécontente de l'exactitude progressive avec
 laquelle son pensionnaire prenait ses repas chez elle. Ces change- _ 700
 ments furent attribués autant à une lente diminution de fortune
 qu'au désir de contrarier son hôtesse. Une des plus détestables habi-
 tudes de ces esprits lilliputiens est de supposer leurs petitessees chez les
 autres. Malheureusement, à la fin de la deuxième année, monsieur
 Goriot justifia les bavardages dont il était l'objet, en demandant à _ 705
 madame Vauquer de passer au second étage, et de réduire sa pension
 à neuf cents francs. Il eut besoin d'une si stricte économie qu'il ne
 fit plus de feu chez lui pendant l'hiver. La veuve Vauquer voulut
 être payée d'avance ; à quoi consentit monsieur Goriot, que dès
 lors elle nomma le père Goriot. Ce fut à qui devinerait les causes de _ 710
 cette décadence. Exploration difficile ! Comme l'avait dit la fausse
 comtesse, le père Goriot était un surnois, un taciturne. Suivant la
 logique des gens à tête vide, tous indiscrets parce qu'ils n'ont que
 des riens à dire, ceux qui ne parlent pas de leurs affaires en doivent
 faire de mauvaises. Ce négociant si distingué devint donc un fripon, _ 715
 ce galantin fut un vieux drôle. Tantôt, selon Vautrin, qui vint vers
 cette époque habiter la Maison-Vauquer, le père Goriot était un
 homme qui allait à la Bourse et qui, suivant une expression assez
 énergique de la langue financière, *carottait*¹ sur les rentes après s'y
 être ruiné. Tantôt c'était un de ces petits joueurs qui vont hasarder _ 720
 et gagner tous les soirs dix francs au jeu. Tantôt on en faisait un
 espion attaché à la haute police ; mais Vautrin prétendait qu'il n'était
 pas assez rusé pour *en être*. Le père Goriot était encore un avare qui
 prêtait à la petite semaine, un homme qui nourrissait des numéros à
 la loterie². On en faisait tout ce que le vice, la honte, l'impuissance _ 725

1. Spéculait sur de petites sommes à la Bourse.

2. Misait sur le même numéro à chaque tirage.

engendrent de plus mystérieux. Seulement, quelque ignobles que fussent sa conduite ou ses vices, l'aversion qu'il inspirait n'allait pas jusqu'à le faire bannir : il payait sa pension. Puis il était utile, chacun essayait sur lui sa bonne ou mauvaise humeur par des plaisanteries ou par des bourrades. L'opinion qui paraissait plus probable, et qui fut généralement adoptée, était celle de madame Vauquer. À l'entendre, cet homme si bien conservé, sain comme son œil et avec lequel on pourrait avoir encore beaucoup d'agrément, était un libertin¹ qui avait des goûts étranges. Voici sur quels faits la veuve Vauquer appuyait ses calomnies. Quelques mois après le départ de cette désastreuse comtesse qui avait su vivre pendant six mois à ses dépens, un matin, avant de se lever, elle entendit dans son escalier le froufrou d'une robe de soie et le pas mignon d'une femme jeune et légère qui filait chez Goriot, dont la porte s'était intelligemment ouverte. Aussitôt la grosse Sylvie vint dire à sa maîtresse qu'une fille trop jolie pour être honnête, *mise comme une divinité*, chaussée en brodequins de prunelle² qui n'étaient pas crottés, avait glissé comme une anguille de la rue jusqu'à la cuisine, et lui avait demandé l'appartement de monsieur Goriot. Madame Vauquer et sa cuisinière se mirent aux écoutes, et surprirent plusieurs mots tendrement prononcés pendant la visite, qui dura quelque temps. Quand monsieur Goriot reconduisit sa *dame*, la grosse Sylvie prit aussitôt son panier, et feignit d'aller au marché, pour suivre le couple amoureux.

« Madame, dit-elle à sa maîtresse en revenant, il faut que monsieur Goriot soit diantrement riche tout de même, pour les mettre sur ce pied-là. Figurez-vous qu'il y avait au coin de l'Estrapade un superbe équipage dans lequel *elle* est montée. »

Pendant le dîner, madame Vauquer alla tirer un rideau pour empêcher que Goriot ne fût incommodé par le soleil dont un rayon lui tombait sur les yeux.

« Vous êtes aimé des belles, monsieur Goriot, le soleil vous cherche, dit-elle en faisant allusion à la visite qu'il avait reçue. Peste ! vous avez bon goût, elle était bien jolie.

1. Celui qui a des mœurs très libres.

2. Étoffe de laine ou de soie unie.

— C'était ma fille », dit-il avec une sorte d'orgueil dans lequel les pensionnaires voulurent voir la fatuité d'un vieillard qui garde les apparences. _ 760

Un mois après cette visite, monsieur Goriot en reçut une autre. Sa fille qui, la première fois, était venue en toilette du matin, vint après le dîner et habillée comme pour aller dans le monde ! Les pensionnaires, occupés à causer dans le salon, purent voir en elle une jolie blonde, mince de taille, gracieuse, et beaucoup trop distinguée pour être la fille d'un père Goriot. _ 765

« Et de deux ! » dit la grosse Sylvie, qui ne la reconnut pas.

Quelques jours après, une autre fille, grande et bien faite, brune, à cheveux noirs et à l'œil vif, demanda monsieur Goriot. _ 770

« Et de trois ! » dit Sylvie.

Cette seconde fille, qui la première fois était aussi venue voir son père le matin, vint quelques jours après, le soir, en toilette de bal et en voiture.

« Et de quatre ! » dirent madame Vauquer et la grosse Sylvie, qui ne reconnurent dans cette grande dame aucun vestige de la fille simplement mise le matin où elle fit sa première visite. _ 775

Goriot payait encore douze cents francs de pension. Madame Vauquer trouva tout naturel qu'un homme riche eût quatre ou cinq maîtresses, et le trouva même fort adroit de les faire passer pour ses filles. Elle ne se formalisa point de ce qu'il les mandait dans la Maison-Vauquer. Seulement, comme ces visites lui expliquaient l'indifférence de son pensionnaire à son égard, elle se permit, au commencement de la deuxième année, de l'appeler *vieux matou*. Enfin, quand son pensionnaire tomba dans les neuf cents francs, elle lui demanda fort insolemment ce qu'il comptait faire de sa maison, en voyant descendre une de ces dames. Le père Goriot lui répondit que cette dame était sa fille aînée. _ 780
_ 785

« Vous en avez donc trente-six, des filles ? dit aigrement madame Vauquer. _ 790

— Je n'en ai que deux », répliqua le pensionnaire avec la douceur d'un homme ruiné qui arrive à toutes les docilités de la misère.

Vers la fin de la troisième année, le père Goriot réduisit encore ses dépenses, en montant au troisième étage et en se mettant à

795 _ quarante-cinq francs de pension par mois. Il se passa de tabac,
congédia son perruquier et ne mit plus de poudre. Quand le père
Goriot parut pour la première fois sans être poudré, son hôtesse
laissa échapper une exclamation de surprise en apercevant la couleur
de ses cheveux, ils étaient d'un gris sale et verdâtre. Sa physionomie,
800 _ que des chagrins secrets avaient insensiblement rendue plus triste
de jour en jour, semblait la plus désolée de toutes celles qui gar-
nissaient la table. Il n'y eut alors plus aucun doute. Le père Goriot
était un vieux libertin dont les yeux n'avaient été préservés de la
maligne influence des remèdes nécessités par ses maladies que par
805 _ l'habileté d'un médecin. La couleur dégoûtante de ses cheveux
provenait de ses excès et des drogues qu'il avait prises pour les
continuer. L'état physique et moral du bonhomme donnait raison
à ces radotages. Quand son trousseau fut usé, il acheta du calicot à
quatorze sous l'aune pour remplacer son beau linge. Ses diamants,
810 _ sa tabatière d'or, sa chaîne, ses bijoux, disparurent un à un. Il avait
quitté l'habit bleu-barbeau, tout son costume cossu, pour porter,
été comme hiver, une redingote de drap marron grossier, un gilet
en poil de chèvre, et un pantalon gris en cuir de laine. Il devint pro-
gressivement maigre ; ses mollets tombèrent ; sa figure, bouffie par
815 _ le contentement d'un bonheur bourgeois, se vida démesurément ;
son front se plissa, sa mâchoire se dessina. Durant la quatrième
année de son établissement rue Neuve-Sainte-Genève, il ne se
ressemblait plus. Le bon vermicellier de soixante-deux ans qui ne
paraissait pas en avoir quarante, le bourgeois gros et gras, frais de
820 _ bêtise, dont la tenue égrillarde réjouissait les passants, qui avait
quelque chose de jeune dans le sourire, semblait être un septuagé-
naire hébété, vacillant, blafard. Ses yeux bleus si vivaces prirent des
teintes ternes et gris-de-fer, ils avaient pâli, ne larmoyaient plus,
et leur bordure rouge semblait pleurer du sang. Aux uns, il faisait
825 _ horreur ; aux autres, il faisait pitié. De jeunes étudiants en Méde-
cine, ayant remarqué l'abaissement de sa lèvre inférieure et mesuré
le sommet de son angle facial, le déclarèrent atteint de crétinisme,
après l'avoir longtemps houspillé sans en rien tirer. Un soir, après
le dîner, madame Vauquer lui ayant dit en manière de raillerie :
830 _ « Eh bien ! elles ne viennent donc plus vous voir, vos filles ? » en

HONORÉ
DE BALZAC

Le Père Goriot

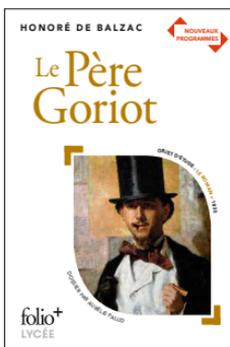
À première vue, cela semble rassembler le Bon, la Brute et le Truand : le père Goriot qui se sacrifie pour ses deux filles, Rastignac qui ne pense qu'à devenir un personnage important et Vautrin qui cache sous ses cheveux teints le visage d'un bagnard... Mais Balzac rend ces personnages plus complexes, et donc plus attachants. Entrez dans la pension Vauquer, ils sont tous là.

Au fil du roman :

- 2 analyses de texte
- 1 commentaire de texte

Le dossier est composé de 8 chapitres :

- 1 Histoire littéraire : Le réalisme
- 2 Balzac et son temps
- 3 Présentation du *Père Goriot*
- 4 Les mots importants du *Père Goriot*
(éducation ; passion : mariage ; boue/crotte)
- 5 La grammaire
- 6 Groupement de textes : les relations père-fille dans le roman
Émile Zola, *L'Assommoir*
Guy de Maupassant, *Une vie*
Annie Ernaux, *La Place*
Marie NDiaye, *Trois femmes puissantes*
Texte d'opinion : Louise Hernant, « Peut-on être traître à sa classe sociale ? »
- 7 Prolongements artistiques et culturels
- 8 Exercices d'appropriation



Le Père Goriot
Honoré de Balzac

Cette édition électronique du livre
Le Père Goriot de Honoré de Balzac
a été réalisée le 16 juillet 2020 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072885013 - Numéro d'édition : 362917).
Code Sodis : U31290 - ISBN : 9782072885020.
Numéro d'édition : 362918.